

LA NUIT DES MORTS

CONTE FANTASTIQUE

La nuit s'étendait sombre et froide, pesant sur la terre comme un couvercle de marbre sur un tombeau. Cependant, au milieu des ténèbres épaisses, quelques lumières brillaient encore çà et là dans le village de Chalou, pareilles à des païlles d'argent semées sur un manteau noir. Et, par intervalles, dans le silence qui régnait alors, le son des cloches mêlait de lugubres tintements aux sifflements de la brise d'hiver.

C'était le soir de la Toussaint, la veille de la commémoration des morts, l'heure où les vivants s'oubliaient au souvenir de ceux qui ne sont plus, en leur versant, avec des larmes pieuses, un tribut de prières. Car

Les cités, les hameaux, les palais, les cabanes,
Tous ont leurs morts, leurs cercueils et leurs mânes ;
Et dans la nuit des morts, les soupirs, les sanglots,
Roulent de tombe en tombe et d'échos en échos.

* * *

Tout le monde ne priait pas cependant. En effet, dans une salle basse d'un cabaret enfumé, qui n'avait d'autre enseigne qu'une branche de houx, plusieurs buveurs étaient affalés. Aux rires hébétés se mêlaient les refrains des chansons bachiques que des voix enrouées répétaient en chœur. L'un d'eux chantait :

On n'a qu'un temps à vivre,
Passons le gaiement ;
De ce qui peut suivre,
N'ayons aucun tourment...

Frapant alors du poing sur la table, Jacques Payen, qui était connu pour être aussi impie que fort buveur, s'écria : — Ça c'est bien vaï !... Mais à quoi bon tout ce bruit de cloches et d'oreillers dont on nous étourdit, nous autres bons vivants !... Est-ce que les morts peuvent entendre ?... Cela ne les fera pas revenir car, comme dit l'autre, quand on est mort c'est pour longtemps...

Il continuait ainsi ses sarcasmes stupides, entrecoupés de hoquets, lorsque le cabaretier intervint : — Tu as tort, Jacques, de plaisanter ainsi il faut toujours respecter les morts.

— Les morts !... Je m'en moque bien ; et, si tu veux, cabaretier de malheur, me payer une chopine, j'ai la boire cette nuit, au milieu du cimetière, à la santé des vivants.

— Tu oserais faire cela ?
— Et de quoi aurais-je peur ?... Donne-moi donc une bouteille, et tu vas voir...

Jacques se leva aussitôt prêt à partir ; mais il retomba lourdement sur sa chaise, aux ricremements des autres buveurs.

— Tommerre !... Oui, je parie que j'ai, grommela-t-il... Trinquons encore, camarades, ça me donnera des jambes.

Et il vida son verre d'un seul trait.

* * *

L'orgie touchait à sa fin. Les lampes s'éteignaient une à une en projetant, avec un dernier flut, une aère fumée ; et, dans le cabaret, le silence se fit troublé seulement par le ronflement des buveurs qui y dormaient.

Bientôt, sous l'influence de son liée fixe d'ivrogne, de sa sottise bravade, Jacques Payen se leva en chancelant ; de sa main tremblante, il souleva le loquet de la porte et sortit lentement. Puis lentement il se dirigea vers le cimetière du village.

Après en avoir franchi le mur, Jacques s'égara un instant parmi les tombes et s'arrêta enfin devant une pierre fraîchement scellée.

— C'est là ! murmura-t-il.
Il prit alors la pioche oubliée du fossoyeur et commença, dans une violation sacrilège, l'ouverture du tombeau. Sous ses efforts, la pierre céda renversée en rendant un bruit sourd. Continuant son œuvre, le profanateur brisa le cercueil, et dans le blanc linceul il vit se dessiner une forme humaine.

Jacques Payen, les yeux hagards, respira bruyamment ; avec ses mains pleines de terre il essuya les larges gouttes de sueur qui roulaient sur son front ; puis, écartant le linceul, il souleva le cadavre. Alors, convulsivement, avidement, il arracha le collier d'or qui s'enroulait au cou de la morte et laissa retomber le corps rigide, plus froid que le marbre, dans la fosse béante.

* * *

Minuit sonnait lentement comme un glas. Jacques vit s'ouvrir aussitôt tous les sépulcres d'où sortaient des fantômes, des squelettes qui le poursuivaient, menaçants, et voulaient l'entraîner dans leur ronde macabre. Mais, rassemblant ses forces, il s'enfuit épouvanté, effaré.

En rentrant dans la cabane qui lui servait de demeure, Jacques Payen se laissa tomber hiletant suffoqué, sur son grabat. Lorsqu'il eut un peu repris ses sens, il voulut contempler le collier qu'il avait dérobé et cache dans sa poitrine.

Triple horreur !... Le sacrilège tenait entre ses mains une tête de mort...

Au fond des orbites vides brillaient, comme des charbons ardents, et de la bouche sans langue sortit une voix profonde, effrayante, qui lui disait :

— Malheur à toi, qui n'a pas su donner aux morts le respect qui leur est dû ! Malédiction à toi, vil profanateur ! Prépare-toi donc à recevoir ton châtiment, car, lorsque sonnera l'heure prochaine, tu mourras.

A ces mots, saisi d'une terreur indicible, il regarda l'horloge accrochée au mur ; il n'avait que quelques instants à vivre. Et dans l'fol espoir de les retarder, il arrêta le balancier, mais en vain, les aiguilles marchaient, montant toujours.

Tremblant, livide, fiévreux, il se précipita sur l'horloge, afin de la briser ; mais l'horloge, en tombant, sonna une heure... Au même instant, il sentit une main de plomb s'appesantir sur son épaule, pour le jeter sans doute dans l'éternité.....

* * *

De nouveau les cloches tintaient tristement, le jour se levait terne, humide, un vrai jour des Morts, et déjà les vivants se rendaient en foule dans les temples de prières.

Alors, Jacques Payen, secoué violemment par le cabaretier, chez lequel il s'était endormi dans une lourde ivresse, s'éveilla péniblement, jetant autour de lui des regards étonnés, hébétés. Puis, passant la main sur son front comme pour en chasser une impression pénible, il se rappela l'orgie de la veille et murmura :

— C'était donc un rêve... quel rêve affreux... les morts se sont vengés...

Et soulagé, par un retour heureux sur lui-même, il se hâta de quitter le cabaret pour suivre avec recellement les fidèles dans leur pieux pèlerinage au cimetière.

On prétend même, à Chalou, qu'il revint chaque année, pendant la nuit des morts, relever, sur les tombes abandonnées, les croix brisées par le temps.

GUSTAVE REBAU.

PETITES INDUSTRIES DU MÉNAGE

UN ABAT-JOUR

Pour faire soi-même un abat-jour à l'aide d'une feuille de carton ou de papier fort, on trace une épure comme l'indique la figure 1.

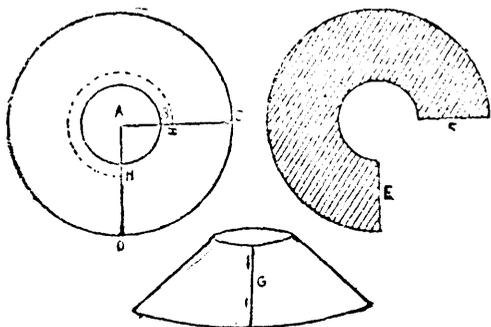


Fig. 1.

À l'aide d'un compas dont la pointe est placée au centre A, on décrit un premier cercle dont le rayon AB mesure de trois à quatre pouces ; puis on en trace un second plus grand, ayant pour rayon AC, onze à treize pouces. Avec des ciseaux, on découpe un quart de la surface contenue dans le plus grand cercle.

Cet angle C A D s'obtient ainsi : Pliez en quatre très exactement, un petit papier mince quelconque, une demi-feuille de papier à lettres par exemple. Dépliez cette feuille, vous y voyez marqués quatre plis qui se croisent en un même point. Appliquez ce point d'intersection en A sur le carton qui doit servir à faire l'abat-jour, de façon qu'un des plis coïncide avec la ligne A C du tracé. Le pli voisin vous indiquera la direction au moyen d'une pointe d'épingle. Puis, avec une règle, vous prolongerez la ligne de A à D.

Ce tracé établi, on découpe l'abat-jour suivant la figure E F. On colle le côté E sur le côté F, et, pour plus de solidité, on fixe la ligne de jonction G avec des épingles ou des agrafes de menu fil de fer.

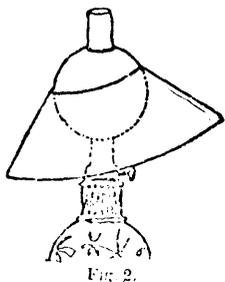


Fig. 2.

Si l'on a une lampe à globe, on se fait un abat-jour très commode et très pratique pour la conservation de la vue, en augmentant le cercle intérieur, suivant la ligne pointillée H. H. On lui donnera, d'après la grosseur du globe, cinq ou six pouces de rayon. L'abat-jour ainsi construit et appliqué sur le globe (Fig. 2), prend les positions inclinées dont on peut avoir besoin.

UN COMPAS. — Je dois prévoir le cas où l'on manquerait de compas. On fait, à son défaut, l'appareil suivant (Fig. 3). Au point central, marqué A dans la figure 1,

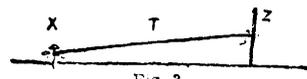


Fig. 3.

on fixe, soit un clou, soit une épingle X ; on y attache un bout de fil T, dont l'autre extrémité est nouée à un crayon Z. On obtient le plus ou le moins d'écartement entre X et Z, en enroulant le fil autour du crayon ou en le déroulant.

On trace le cercle en tenant le crayon bien droit et en le faisant tourner autour du centre X, le fil étant toujours également tendu.

R. MANUEL.

LA MODE PRATIQUE

MODES DE SAISON

Le manteau. — On va porter énormément de manteaux très longs, marquant un peu la taille et enveloppant toute la personne. Cette façon n'est pas très commode pour les femmes actives, ayant besoin de marcher beaucoup et vite. La lourdeur du vêtement est une cause de fatigue ; sa longueur est une gêne lorsque, par la pluie, il faut se retrousser. Rien ne vaudra le vêtement de grandeur moyenne, bien doublé et surtout ourlé. C'est pourquoi on sera souvent très satisfaite de faire tout bonnement ajouter une flanelle, une peluche ou une ouate à la confection portée pendant les jours frais de l'été, pour arriver jusqu'au temps des fourrures.

La passementerie et l'or règnent en maîtres pour le moment. On en met partout, jusque sur la loutre. Evidemment, cela est très riche ; mais je conseillerais prudemment de ne pas gâter ses fourrures ou les belles étoffes, destinées à durer plusieurs années, par l'adjonction de ces fantaisies qui n'ont qu'une vogue, datent, et dont on ne voudra peut-être plus l'an prochain.

Par contre, s'il s'agit de rajeunir ou réparer quelques vieilleries, la mode actuelle facilitera mille petits arrangements. On trouvera à des prix déjà très abordables tous les genres de passementeries, avec ou sans perles, et encore des *soutaches* toutes prêtes, imitant, lorsqu'elles sont appliquées, à s'y méprendre le patient travail de la broderie.

On aimera beaucoup le vert ; les nuances chaudes seront admises en confection. Le chinchilla est redevenu la fourrure de grand luxe, à quand le retour de l'hermine ?

Le crêpe se met aussi bien élégamment sur les velours, surtout vert et bleu.

Pour demi-froid, toujours les petites jaquettes. La seule modification à signaler est la fermeture de côté, avec rabat d'un seul revers.

Les messieurs adoptent assez volontiers la grande redingote à collet qui nous est venue d'Angleterre, et chose assez bizarre, ils la mettent en voyage, en négligé, et aussi sur l'habit noir pour sortie de soirée.

COUSINE JEANNE.

CONNAISSANCES UTILES

— Du sel dissout dans de l'eau guérit la dyspepsie ; si on le mêle à du jus de citron, il enlève les taches sur les mains ; il fait disparaître les mauvaises herbes dans les champs ; un mur aspergé de sel évade les limaçons ; le feu est éteint plus promptement avec du sel qu'avec de l'eau.

Pudding de pommes. — Prenez 1 livre de sucre, une pinte d'eau ; faites cuire pour former un sirop. Quand ce sirop est assez cuit pour former des perles ou petites boules, mettez-y 1 livre de pommes de reinette, pelées et vidées, et plusieurs morceaux de vanille ; laissez cuire pendant assez longtemps pour que cette marmelade bien réduite forme une pâte. Prenez un moule à cylindre (creux au milieu) et le beurrez ; mettez la pâte de pommes, bien serrée et pressée. On prépare ce pudding la veille du jour où l'on veut le servir. Le jour où l'on doit servir le pudding, on fait une crème à la vanille, on démoule le pudding dans un plat creux, on y verse la crème. Cet entremets, facile à préparer et peu coûteux, est excellent.

Les taches sur les dorures. — De quelque espèce que soient les dorures : sur métaux, sur bois, même sur papier.

Faire bouillir de l'eau avec environ 5 à 6 pour cent de son poids d'alun. Si l'objet doré le comporte, le plonger dans le liquide bouillant. Puis le laisser sécher.

S'il s'agit, au contraire, d'objets de grande dimension, ou difficiles à déplacer, ou fragiles, retirer du feu la dissolution et, plus ou moins chaude, suivant l'état des surfaces à nettoyer, en passer une ou plusieurs couches, très légèrement, soit avec un pinceau fin, soit avec un tampon de coton attaché au bout d'une tige formant manche. Laisser de même sécher spontanément.

Les taches disparaissent. La dorure, momentanément ternie, reprend tout son éclat.